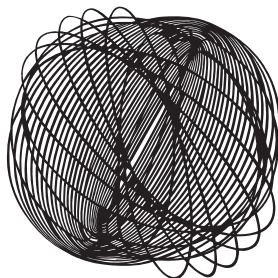


DU MONDE ENTIER

ROY JACOBSEN

LES BÛCHERONS

ROMAN
TRADUIT DU NORVÉGIEN
PAR ALAIN GNAEDIG



nrf

GALLIMARD

Extrait de la publication

Du monde entier

ROY JACOBSEN

LES BÛCHERONS

roman

*Traduit du norvégien
par Alain Gnaedig*

nrf

GALLIMARD

Titre original :

HOGGERNE

© Roy Jacobsen & J. W. Cappelens Forlag AS, 2005.
© Éditions Gallimard, 2011, pour la traduction française.

« Prenez n'importe quelle assemblée. Si Socrate et Charles XII de Suède étaient présents tous les deux, si Socrate disait : "Suivez-moi pour une leçon de philosophie", et si Charles XII disait : "Suivez-moi, nous allons détrôner le tsar", tout le monde aurait honte de suivre Socrate. »

JAMES BOSWELL,
Vie de Samuel Johnson

Suomussalmi a été incendié le 7 décembre, après que les quatre mille habitants ont été évacués, sauf moi, car j'étais né là-bas, j'y avais vécu toute ma vie et je ne pouvais imaginer vivre ailleurs — aussi, quand une silhouette en uniforme blanc est apparue devant moi et s'est mise à lire une feuille et à me dire que je devais décamper, j'ai planté mes talons dans la neige et j'ai refusé de bouger. Je suppose que c'est comme ça partout dans le monde, il y en a toujours un, au moins un, qui ne fait pas comme les autres, il n'a même pas besoin de savoir pourquoi, et là, à Suomussalmi, c'était moi.

Curieusement, il y avait quelque chose de terrible et de grisant à rester là, tel un pilier de sel solitaire, à regarder le gigantesque océan de flammes dans les forêts glaciales, car elle avait été une belle ville, ma ville, la seule qui pour moi était davantage qu'un ramassis de toits et de murs, et désormais il ne restait que quelques maisons debout, quand tout a été terminé, je n'en comptais guère plus d'une vingtaine.

Même Antti, l'épicier, m'avait dit avant de partir, tu ne peux pas rester là, Timmo, les Russes vont arriver d'une minute à l'autre, et ils vont te tuer.

« Ils ne tuent pas les idiots, avais-je répondu. Je connais les Russes.

— Ne dis pas de bêtises, ils tueront tout le monde, qu'ils les connaissent ou pas. C'est la guerre, Timmo. »

Je n'avais d'autre choix que de répéter ce que je venais de dire, que personne ne me toucherait, mais ça m'a paru inutile puisque je l'avais déjà dit ; à la place, j'ai regardé Antti comme je le fais lorsqu'il n'est pas nécessaire de parler — Antti, pour qui je travaille depuis la mort de mes parents, Antti, qui ne m'a jamais injurié, même si, parfois, il n'était pas très content de ma conduite ou de mon travail.

« Les bûches doivent être plus courtes, disait-il.

— Tu as dit qu'elles devaient faire cinquante centimètres, répondais-je, et j'en profitais pour sortir mon mètre pliant, j'en frappais la paume de ma main, comme pour le menacer de lui montrer la vérité s'il ne retirait pas ses paroles.

— L'église n'a pas un grand poêle, ajoutait-il, et le pasteur ne va pas vouloir du bois.

— Dans ce cas, tu n'as qu'à le vendre à Marja.

— Plus personne ne vient à son café.

— Et si je coupais les bûches en deux, pour qu'elles fassent vingt-cinq centimètres, tu pourrais les vendre à Mäkinen, l'école a bien des petits poêles, non ?

— C'est le double de travail... Et tu ne gagnes déjà presque rien. »

Mais *ça*, c'est une excuse, un prétexte. Parce que ce qui nous arrive, c'est nos oignons, la plupart des gens sont d'accord là-dessus, et c'est bizarre de devoir le répéter aussi souvent. De plus, je n'avais pas besoin d'argent, j'avais la ferme, la terre et la forêt, je pouvais aller à la

chasse et à la pêche, Antti me donnait gratuitement du lait, de la farine et quelques boîtes de conserve, ou bien il les déduisait de mon salaire pour le bois. Ça n'avait pas d'importance, parce que tant qu'il décidait à la fois du prix du lait et du bois, il restait bas. Antti était non seulement radin, en plus il avait pitié de moi — la plupart des gens de la région ont pitié de moi, quand ils ne sont pas agacés par mon apparence, ou quand ils ne se paient pas ma tête pour une raison ou pour une autre. Mais je ne m'en suis jamais soucié, parce que ce sont souvent les mêmes qui ont pitié de moi et qui, l'instant d'après, se moquent de moi, comme si leur compassion les fatiguait. Un jour, ils me traitent d'idiot et, le lendemain, ils me donnent du lait ou du lard, c'est rare que j'aie les deux en même temps, je suis du genre à qui on donne un peu à la fois. Et ça veut dire que j'ai dû apprendre à économiser le peu que j'ai, même si, aux yeux des autres, ça ne vaut rien.

Ensuite, j'ai aidé Antti et ses deux jeunes garçons à faire les bagages; il n'y avait pas de limites à ce qu'il voulait emporter.

« Tu n'as pas l'intention de revenir? lui ai-je demandé alors que nous portions le rouet et l'énorme machine à coudre dont il n'avait plus l'utilité depuis la mort d'Anna, sa femme.

— Si. Mais la maison va être incendiée, et je ne veux pas voir ça. Dépêche-toi.

— Tu ne veux pas en reconstruire une quand tu vas revenir?

— Si, et elle sera construite précisément ici, le terrain, lui, il ne va pas bouger.

— Je vais le surveiller. »

Mais Antti n'a pas souri ce jour-là. Il a même dit que c'était le plus triste de ses quarante-cinq ans d'existence, à l'exception peut-être du jour où Anna était morte — c'est arrivé il y a presque exactement un an.

Nous avons rempli le grand traîneau et les deux petits avec des meubles, des couverts, du linge de maison, des vêtements, et des affaires d'Anna, et nous avons vidé la boutique de ses conserves et de ses aliments secs, le reste, nous l'avons détruit. Ne demeuraient dans les pièces étrangères et vides que les poêles, c'était désormais une maison avec de l'écho et des moutons de poussière gris qui filaient le long des plinthes comme des rats effrayés.

« Est-ce que je peux habiter ici ? ai-je demandé en faisant un signe de tête en direction de la pièce, à l'arrière, où j'avais un lit et quelques affaires à moi.

— La maison va être *brûlée* ! Tu ne peux pas te mettre ça dans le crâne !

— Mais si je reste ici, je parviendrai peut-être à la sauver, et ça t'évitera d'avoir à en reconstruire une autre quand tu reviendras. »

À sa tête, on aurait dit qu'Antti avait pitié de moi et qu'en même temps il me méprisait. Puis il a posé la main sur mon épaule en regardant ailleurs, d'un air triste, c'était son habitude de détourner la tête quand le simple fait de me voir risquait de mettre à l'épreuve notre amitié fragile.

« Dans ce cas, tu seras abattu, dit-il. L'ordre vient de Mannerheim en personne.

— Ça me regarde. »

L'affaire était donc réglée, en ce sens que nous avons obtenu ce que nous voulions tous les deux,

comme d'habitude, sans qu'aucun de nous en tire la moindre joie.

Nous sommes convenus qu'Antti prendrait également Kāvi, mon cheval. Puis, avec un soupir, il a hissé sa grande carcasse dans le premier traîneau, il a pris les rênes du cheval qui tirait le traîneau dans lequel se trouvait Harri, son fils aîné, lequel tenait les rênes du dernier traîneau où était assis Jussi, et, tout derrière, il y avait Kāvi, qui trottait, libre comme l'air. Ils avaient l'air d'un petit train, une locomotive avec deux courts wagons, et ils sont partis sur des patins grinçants vers le pont de Hulkoniemi, aucun d'eux ne s'est retourné, à ce que j'ai vu, car je suis resté sur l'escalier à leur faire des signes de la main jusqu'à ce qu'ils disparaissent avec des centaines d'autres traîneaux, de voitures, d'animaux domestiques, et aussi quelques tracteurs, tout ce qui pouvait marcher et ramper a quitté Suomussalmi ce 7 décembre 1939, le jour le plus noir de la vie d'Antti.

Jamais une ville n'a été aussi silencieuse. Pas une seule lumière allumée, pas un seul bruit de pas dans la neige poudreuse, pas une voix, pas un meuglement, pas un aboiement, pas un cheval ni une vache à taper des sabots dans les stalles et les étables, les bruits de la ville s'étaient envolés et, surtout, aucune fumée ne sortait des cheminées ; ce qui avait été une ville de quatre mille habitants et autant d'animaux, si ce n'est plus, s'était métamorphosé en quelques heures à peine en un fatras de coquilles de bois vides retenant leur souffle dans l'hiver glacial, qui a régné dans ces forêts depuis les temps où ni les animaux ni les hommes ne songeaient encore à être créés.

J'ai quitté la boutique et j'ai fait un tour dans ce vide soudain, presque pour le sentir, le palper. Et j'ai remarqué que de nombreuses portes n'étaient pas fermées, certains habitants avaient eux-mêmes déposé des petits tas de paille et de bois pour faciliter la tâche aux soldats, et j'ai souvent reconnu ce bois, c'était le mien, à la manière dont il était coupé et fendu, j'ai presque mon propre sceau en ce qui concerne le bois.

Certains en avaient même déposé à l'intérieur, en avaient jonché les planchers avec de la paille et des journaux, en avaient empilé dans les escaliers et les placards. Et il était manifeste que tous n'avaient pas emporté autant d'affaires qu'Antti. Dans une maison, seuls les meubles de la chambre à coucher avaient disparu, dans une autre, la cuisine semblait avoir été jugée indispensable, dans une troisième, on aurait dit qu'un cambrioleur était passé, ou qu'il y avait eu un moment de panique car il y régnait un bazar incomparable, comme si les gens avaient volontairement détruit le mobilier.

Mais dans une maisonnette qui appartenait au vieux Luukas et à sa femme, elle que nous appelions tante Roosa, rien ne paraissait manquer, au contraire, toutes les pièces de la maison sentaient le propre, les lits étaient soigneusement faits, et c'était rangé comme pour les préparatifs de Noël. Il y avait même au mur des photographies de leurs trois fils et de la famille à Raatevaara, la petite ville frontalière où l'on disait que les Russes étaient passés voilà une semaine à peine, ces troupes qui se dirigeaient maintenant vers Suomussalmi.

J'étais souvent venu chez Luukas et Roosa livrer du bois, et le vieil homme m'avait pris en photo, moi aussi, avec Kävi et la charrette à bois sur laquelle j'étais grimpé,

comme si j'étais un chef. Mais, normalement, les gens n'accrochent au mur que les photos de leur famille, alors la mienne était sûrement bien gardée quelque part dans un tiroir. En tout cas, je n'ai touché à rien, j'ai seulement fait un tour et j'ai contemplé cette scène étrange et propre de calme et d'ordre — tout ce dont les gens ont besoin, avec leurs souvenirs en prime, et tout ça était mort, mort comme la neige.

Cependant, ça m'a poussé à sauver cette maison, en plus de celle d'Antti, j'ai pris une fourche et je me suis mis à défaire le tas de paille que Luukas avait laissé devant la porte, je l'ai poussé vers l'étable et jusque dans la réserve de fumier. Là, j'ai également trouvé un demi-cochon qu'ils avaient oublié, ou peut-être avaient-ils pensé qu'il brûlerait avec l'étable.

Sans même y réfléchir — on ne pouvait pas faire autrement —, j'ai commencé à découper ce cochon à moitié gelé, j'ai emballé les morceaux de viande dans une bâche et je les ai accrochés dans un sapin, à l'intérieur de la forêt, où ils seraient conservés par le froid pendant des semaines et des mois, si les bêtes ne venaient pas y toucher. Alors que j'étais en train de me demander si je ne devais pas poser un piège à martre, j'ai entendu la guerre pour la première fois, le grondement des moteurs, au loin, qui s'est rapproché lentement dans l'hiver sans vent en provenance de la direction dans laquelle les évacués avaient disparu, ensuite, il y a eu quelques coups de canon, puis, dans le lointain, à l'est, le roulement de l'artillerie.

Je suis rentré par les rues noires et suis arrivé à la boutique d'Antti au moment où les premiers véhicules

militaires franchissaient le pont, et une jeep s'est arrêtée juste devant moi — tandis que les autres continuaient vers la ville, chargés de soldats en uniformes blancs qui en sautaient et pénétraient dans les maisons sans défense avec de la paille, du bois d'allumage et des bidons d'essence.

Un homme d'une trentaine d'années est descendu de la jeep et s'est mis à me jauger d'un regard qui disait qu'il n'en croyait pas ses yeux, voir ainsi un bonhomme dans une ville qui devait être anéantie.

« Qu'est-ce que tu fais là? a-t-il demandé.

— Je vis ici.

— La ville doit être évacuée. Les Russes seront là d'ici... Ils seront peut-être là dès demain.

— Ça ne me dérange pas. »

Une fois encore, il a donné l'impression d'être stupéfié par l'homme qu'il avait en face de lui. Son chauffeur est descendu à son tour et s'est mis à lui parler, à voix basse, mais je n'ai jamais eu de souci avec mon oreille, et l'homme qui m'avait adressé la parole, et qui, visiblement, était un officier, est revenu vers moi et m'a demandé si j'étais l'idiot du village. Il a dit ces mots sans le moindre signe de ce mépris que l'on voit dans tant de sourires, comme s'il posait une question parfaitement banale, comme si, par exemple, il me demandait mon âge, et j'ai répondu tout à fait normalement que oui, je l'étais sans doute, et que j'allais rester ici, même s'il menaçait de m'abattre, parce que je ne quitterais jamais Suomussalmi, et qu'il y avait des choses plus importantes qu'une misérable vie humaine.

En tout cas, ça l'a fait sourire, même si c'était à contre-cœur.

« Tu as une arme ? » a-t-il demandé un moment plus tard, après avoir mâchonné les petits morceaux de glace accrochés dans sa moustache ébouriffée.

Je suis entré dans la réserve d'Antti, où je gardais moi aussi mes outils et ce que j'avais comme nourriture, j'en suis ressorti et je lui ai montré le fusil.

« Un Mosin », a-t-il dit pensivement, il a caressé mon trésor de ses mains nues, et j'ai senti qu'il était impressionné par son bon état. « Un fusil de l'armée ?

— Oui. Celui de mon père.

— Tu as aussi des munitions ? »

Je lui ai également donné les munitions. Il les a posées dans la voiture, avec le fusil, il s'est en partie retourné vers moi, comme s'il réfléchissait encore à cette question qui le troublait tant qu'il était incapable de poursuivre ce qu'il avait à faire.

Les flammes avaient commencé à monter derrière les fenêtres des maisons les plus proches, des hommes couraient entre les façades et les camions, en criant ; à l'instant où les premières vitres ont explosé, les deux maisons voisines de celle d'Antti brûlaient entièrement, après ce qui a ressemblé à une double explosion. Nous avons été obligés de nous éloigner de la chaleur intense, l'officier a fait signe au chauffeur de conduire la voiture à l'abri, il l'a suivie à pied, lentement, pendant que je suis resté planté là, avec la chaleur dans mon dos comme un soleil implacable.

Au bout de quelques pas à peine, il s'est arrêté, il est revenu vers moi et m'a emmené en direction du pont, il a sorti une blague à tabac et m'a demandé si je voulais une cigarette.

J'ai dit non.

« Il faut incendier celle-là aussi, a-t-il dit en désignant la boutique d'Antti, tandis que la fumée de la cigarette sortait en deux colonnes blanches de ses narines tremblantes.

— *Je* peux le faire. » Et il a affiché à nouveau cette expression pensive qui ne menait à rien. « Je n'ai pas peur. Je n'ai peur de rien. »

La chaleur était tellement intense que nous ne pouvions pas non plus rester dans la rue. J'avais déjà vu des incendies, mais à distance, et il s'agissait de maisons isolées ; là, ce que j'étais incapable de comprendre, ce n'était pas la chaleur insupportable, mais les bruits, les explosions qui se succédaient et ressemblaient à une énorme éruption volcanique. Et puis, d'où venait ce vent épouvantable ? Il y avait soudain une tempête au milieu de cet enfer sans vent.

« Une guerre sans incendie c'est comme des saucisses sans moutarde, m'a crié l'officier dans l'oreille. Allez, viens. »

Il a commencé à trotter vers le pont. Je n'avais rien d'autre à faire que courir après lui, je l'ai rattrapé, et j'ai couru à côté de lui un moment. Ce n'était pas un problème de le suivre, même s'il est difficile de dire s'il essayait de me distancer, d'ailleurs, il courait à une allure assez relâchée, cependant, ça avait l'air de l'agaçer que je le suive sans peine jusqu'au tablier du pont, où les véhicules se rassemblaient afin d'attendre les ordres — Suomussalmi se trouve sur une pointe qui s'avance dans le lac Kiantajärvi, long de dizaines de kilomètres et qui cerne la ville comme un serpent rugueux. J'ai vu que les maisons sur la pointe opposée étaient également en feu, mais il y en avait bien moins, et j'ai

supposé que le régiment pourrait s'échapper sans problème, sauf s'ils avaient prévu de traverser le lac sur la glace par le sud, ce que j'aurais fait, *moi*, si j'avais été le chef de ces troupes, et si j'avais l'intention de reprendre la ville que, pour des raisons tactiques, j'avais d'abord incendiée.

Mais je n'en ai rien dit. L'officier m'a dévisagé à nouveau avec son regard épuisé par l'hiver, avant de finir par paraître suffisamment ennuyé pour prendre une décision.

« Je ne peux pas te laisser le fusil. Cela ne ferait qu'empirer la situation... Pour toi. »

J'ai acquiescé.

« Prenez-en bien soin pour moi. »

Il a marmonné un oui énervé, soudain absent, puis son petit sourire est revenu. Il a aboyé des ordres aux soldats, les véhicules ont commencé à traverser le pont, et j'ai compris que, une fois encore, il envisageait la possibilité de me faire partir par la force brute, ou peut-être se demandait-il si ça valait la peine de se faire du souci pour moi.

« Vous n'avez pas dormi depuis longtemps », ai-je dit.

Il m'a regardé, l'air surpris.

« Pas depuis la semaine dernière, pourquoi? »

J'ai reculé de quelques pas.

« Vous ne me ferez pas partir d'ici. Je n'aurai qu'à courir dans les flammes, et ça sera terminé. »

Il a semblé saisir que j'étais sérieux. Sa jeep s'est approchée, il a ouvert la portière, a dit quelque chose au chauffeur et s'est retourné vers moi avec un anorak blanc dans les mains. Il a marmonné que cela me protégerait du froid ou, au moins, que cela m'empêcherait

d'être repéré si jamais je décidais de fuir. Je n'ai pas fait mine de le prendre.

« Les Russes, ils sont blancs ou noirs? » ai-je demandé.

Il s'est mis à rire, il a jeté l'anorak dans la voiture et il a crié :

« Noirs! Noirs comme le diable! »

Il a grogné un « Bonne chance » tellement bas que je ne pouvais pas l'entendre, ou peut-être m'a-t-il lancé une bordée d'insultes. Je préfère penser qu'il a dit bonne chance avant de monter. Puis sa voiture a rattrapé les autres, elle a traversé le pont vers Hulkoniemi, elle est partie en direction de l'ouest, loin des Russes, qui avançaient.

Je devais revoir cet officier, il s'appelait Olli et, à ce moment-là, il avait le grade de lieutenant, le même que mon père. À la fin de la guerre, Olli serait *toujours* lieutenant, contrairement à mon père qui, lui, avait réussi à passer capitaine pendant *sa* guerre.

Je suis reparti en courant vers la ville et j'ai vu que la maison d'Antti n'était pas en flammes, en tout cas qu'elle ne brûlait pas vraiment, le feu couvait tout juste dans la cuisine et seule une fumée épaisse comme du lait caillé battu se pressait contre les fenêtres du salon et des chambres. Mais à cause des flammes des maisons voisines, il n'était pas possible d'approcher par le devant, j'ai donc fait le tour et j'étais sur le point de donner un coup de pied dans la porte de derrière, cette porte que j'empruntais si Antti ne voulait pas me voir, quand, à la dernière seconde, je me suis dit que tout ce qui manquait, c'était un courant d'air soudain, et, à la place, je me suis mis à tasser la neige dans les trous et contre les fenêtres de la cave pour isoler la maison encore plus efficacement.

Et puis, brusquement, une explosion a percé le vacarme déjà intense — c'était le pont qui sautait — et, dans les éclairs de lumière irréels du côté de Hulkoniemi, j'ai vu que la glace du chenal se brisait, et que le lac se mettait à ressembler à un fleuve pendant la débâcle de printemps. Derrière tout ça, dans le mur

d'ombre affaibli de la forêt, j'ai distingué de nombreux petits mouvements et des rides qui se sont combinés pour former un fleuve gris qui coulait doucement sur la glace vers le poste d'amarrage du ferry du lac Haukiperä, la route que j'aurais fait prendre à mes soldats si j'avais été Olli ou son supérieur. Mais je ne sais pas si ça m'a vraiment rassuré, on ne pense pas clairement dans ces moments-là, d'ailleurs je n'avais fait que ce que j'avais à faire, j'avais tassé de la neige dans des trous et des fentes et j'avais vu partir en fumée la dernière voie de communication vers l'ouest.

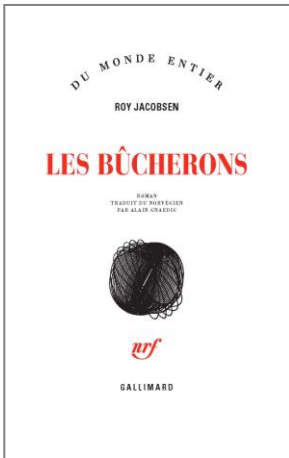
La fumée dans la maison d'Antti ressemblait désormais à un mur solide derrière les fenêtres givrées, mais elle était encore grise, heureusement, et non jaune ou rouge, et j'ai compris que le magasin et l'habitation allaient survivre.

J'ai fait le tour de la boutique et de la réserve, j'ai pris mes outils et mon sac de provisions, et je me suis réfugié dans la forêt — j'y suis resté des heures à regarder partir en fumée tout ce que les gens de Suomussalmi avaient créé et accumulé, incendié par ces mêmes gens et leurs chefs. Curieusement, ce qui m'a le plus marqué, c'est la vision de l'école en flammes, cette école à laquelle j'avais si souvent rêvé de mettre le feu quand j'y allais et n'étais guère heureux comme élève, c'était mon enfance qui s'envolait, avec mes amis et mes souvenirs, bons et mauvais; et puis, il y avait la petite église qui semblait brûler mieux que tout, quelle qu'en soit la raison, et qui, je le découvrais maintenant, était sans doute le plus beau bâtiment de la ville, cette église où j'avais été baptisé, où j'avais fait ma confirmation, et où j'avais cru que je serais enterré,

*Composé et achevé d'imprimer
par CPI Firmin Didot
à Mesnil-sur-l'Estrée, le 25 février 2011
Dépôt légal : février 2011
Numéro d'imprimeur : 103030*

ISBN 978-2-07-013139-6/Imprimé en France

178565



Les bûcherons Roy Jacobsen

Cette édition électronique du livre

Les bûcherons de Roy Jacobsen

a été réalisée le 01 mars 2011

par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070131396).

Code Sodis : N49402 - ISBN : 9782072445385.

Numéro d'édition : 178565.